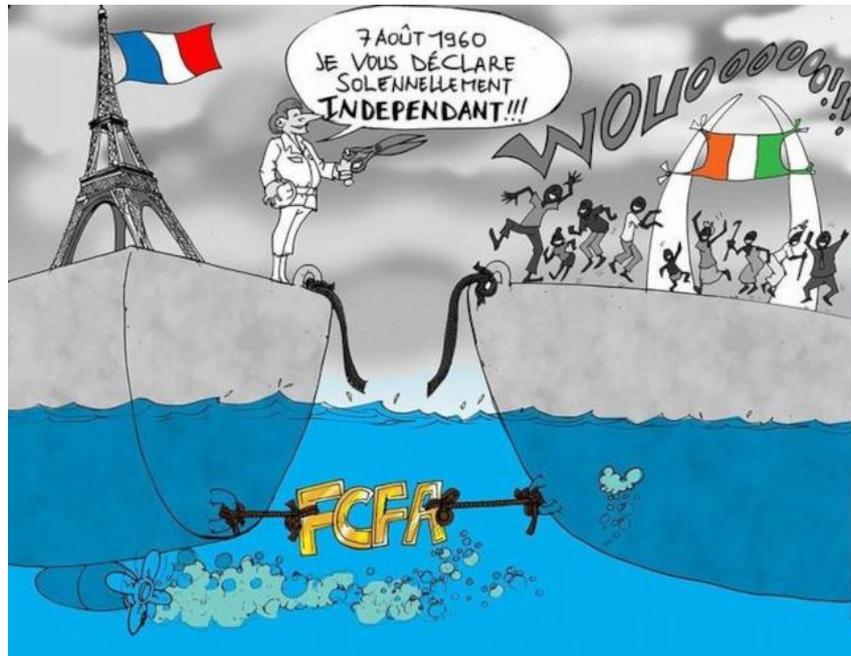


Interkulturelles Lernen im Französischunterricht mit ausgewählten authentischen Texten



<https://www.27avril.com/blog/actualites/franc-cfa-le-silence-complice-des-progressistes-francais>

Mehr Internationalisierung wagen?! Eine Tagung zu Diversität und Interkulturalität in der Jenaer Lehrerbildung

Petra Sawadogo

Thüringer Institut für Lehrerfortbildung,
Lehrplanentwicklung und Medien

petra.sawadogo@thillm.de

+49 36458 56347

Aimé Césaire

Discours sur le colonialisme

Extrait 1

Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à *déciviliser* le colonisateur, à l'*abrutir* au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis¹, à la convoitise², à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a au Viêt-Nam une tête coupée et un œil crevé et qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte, un Malgache supplicié³ et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène⁴ qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives⁵ tolérées, de tous ces prisonniers ficelés⁶ et « interrogés », de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance⁷ étalée, il y a le poison instillé⁸ dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'*ensauvagement* du continent.

Et alors, un beau jour, la bourgeoisie est réveillée par un formidable choc en retour : les gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires⁹ inventent, raffinent, discutent autour des chevalets¹⁰.

On s'étonne, on s'indigne. On dit : « Comme c'est curieux ! Mais, bah ! C'est le nazisme, ça passera ! » Et on attend, et on espère ; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries ; que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice ; que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous¹¹, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens ; que ce nazisme-là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il

¹ instincts enfouis n.m.Pl. – verschüttete Instinkte

² convoitise n.f. – Begehrlichkeit, Habsucht

³ supplicié – gequält, gefoltert

⁴ gangrène n.f. - Wundbrand

⁵ expéditions punitives - Strafexpeditionen

⁶ ficelés - gefesselt

⁷ jactance n.f. - Gerede

⁸ instiller - träufeln

⁹ tortionnaires n.m.Pl - Folterer

¹⁰ chevalet - Folterinstrument

¹¹ on l'a absous (absoudre qn) – man hat ihm die Absolution erteilt

sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies, de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne.

Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XX^e siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler *l'habite*, qu'Hitler est son *démon*, que s'il le vitupère¹², c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas *le crime* en soi, *le crime contre l'homme*, ce n'est pas *l'humiliation de l'homme en soi*, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation de l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique.

Et c'est là le grand reproche que j'adresse au pseudo-humanisme : d'avoir trop longtemps rapetissé les droits de l'homme, d'en avoir eu, d'en avoir encore une conception étroite et parcellaire, partielle et partielle et, tout compte fait, sordidement raciste.

Éditions Présence Africaine, 1955 et 2004, p. 12-14

Mögliche Aufgabenstellung:

Lisez l'extrait de texte et présentez la ligne d'argumentation d'Aimé Césaire.
(AFB I und II)

Extrait 2

Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée¹³, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie¹⁴, des élites décérébrées, des masses avilies¹⁵.

Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme¹⁶, en chicote¹⁷ et l'homme indigène en instrument de production.

À mon tour de poser une équation : *colonisation = chosification*.

¹² vitupérer - verunglimpfen

¹³ corvée n.f. - Strafarbeit

¹⁴ muflerie n.f. - grossièreté - Grobschlächtigkeit

¹⁵ avilir - entwürdigen

¹⁶ garde-chiourme n.m. - Aufseher

¹⁷ chicote - Schikanierer, Auspeitscher

J'entends la tempête. On me parle de progrès, de « réalisations », de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées¹⁸, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires *possibilités* supprimées.

On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer.

Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse.

Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué¹⁹ savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme²⁰.

On m'en donne plein la vue de tonnage de coton ou de cacao exporté, d'hectares d'oliviers ou de vignes plantés.

Moi, je parle d'*économies* naturelles, d'*économies* harmonieuses et viables, d'*économies* à la mesure de l'homme indigène désorganisées, de cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles, de rafles²¹ de produits, de rafles de matières premières.

On se targue²² d'abus supprimés.

Moi aussi, je parle d'abus, mais pour dire qu'aux anciens - très réels - on en a superposé d'autres - très détestables. On me parle de tyrans locaux mis à la raison ; mais je constate qu'en général ils font très bon ménage avec les nouveaux et que, de ceux-ci aux anciens et vice-versa, il s'est établi, au détriment des peuples, un circuit de bons services et de complicité.

Éditions Présence Africaine, 1955 et 2004, p. 23-24

Mögliche Aufgabenstellung:

¹⁸ miner – unterminieren, missachten

¹⁹ incluquer – einimpfen, eintrichtern

²⁰ larbinisme n.m. - Unterwürfigkeit

²¹ rafles n.m.Pl. - Razzien

²² se targuer – sich rühmen

Analysez l'extrait de texte en tenant compte des figures de style dont Aimé Césaire se sert.

Frantz Fanon

Les damnés de la terre

Le monde colonial est un monde compartimenté. Sans doute est-il superflu, sur le plan de la description, de rappeler l'existence de villes indigènes et de villes européennes, d'écoles pour indigènes et d'écoles pour Européens, comme il est superflu de rappeler l'apartheid en Afrique du Sud. Pourtant, si nous pénétrons dans l'intimité de cette compartimentation, nous aurons au moins le bénéfice de mettre en évidence quelques-unes des lignes de force qu'elle comporte. Cette approche du monde colonial, de son arrangement, de sa disposition géographique va nous permettre de délimiter les arêtes à partir desquelles se réorganisera la société décolonisée.

Le monde colonisé est un monde coupé en deux. La ligne de partage, la frontière en est indiquée par les casernes et les postes de police. Aux colonies, l'interlocuteur valable et institutionnel du colonisé, le porte-parole du colon et du régime d'oppression est le gendarme ou le soldat. Dans les sociétés de type capitaliste, l'enseignement, religieux ou laïque, la formation de réflexes moraux transmissibles de père en fils, l'honnêteté exemplaire d'ouvriers décorés après cinquante années de bons et loyaux services, l'amour encouragé de l'harmonie et de la sagesse, ces formes esthétiques du respect de l'ordre établi, créent autour de l'exploité une atmosphère de soumission et d'inhibition qui allège considérablement la tâche des forces de l'ordre. Dans les pays capitalistes, entre l'exploité et le pouvoir s'interposent une multitude de professeurs de morale, de conseillers, de « désorientateurs ». Dans les régions coloniales, par contre, le gendarme et le soldat, par leur présence immédiate, leurs interventions directes et fréquentes, maintiennent le contact avec le colonisé et lui conseillent, à coups de crosse ou de napalm, de ne pas bouger. On le voit, l'intermédiaire du pouvoir utilise un langage de pure violence. L'intermédiaire n'allège pas l'oppression, ne voile pas la domination. Il les expose, les manifeste avec la bonne conscience des forces de l'ordre. L'intermédiaire porte la violence dans les maisons et dans les cerveaux du colonisé.

La zone habitée par les colonisés n'est pas complémentaire de la zone habitée par les colons. Ces deux zones s'opposent, mais non au service d'une unité supérieure. Régies par une logique purement aristotélicienne, elles obéissent au principe d'exclusion réciproque : il n'y a pas de conciliation possible, l'un des termes est de trop. La ville du colon est une ville en dur, toute de pierre et de fer. C'est une ville illuminée, asphaltée, où les poubelles regorgent toujours de

restes inconnus, jamais vus, même pas rêvés. Les pieds du colon ne sont jamais aperçus, sauf peut-être dans la mer, mais on n'est jamais assez proche d'eux. Des pieds protégés par des chaussures solides alors que les rues de leur ville sont nettes, lisses, sans trous, sans cailloux. La ville du colon est une ville repue, paresseuse, son ventre est plein de bonnes choses à l'état permanent. La ville du colon est une ville de blancs, d'étrangers.

La ville du colonisé, ou du moins la ville indigène, le village nègre, la médina, la réserve est un lieu mal famé, peuplé d'hommes mal famés. On y naît n'importe où, n'importe comment. On y meurt n'importe où, de n'importe quoi. C'est un monde sans intervalles, les hommes y sont les uns sur les autres, les cases les unes sur les autres. La ville du colonisé est une ville affamée, affamée de pain, de viande, de chaussures, de charbon, de lumière. La ville du colonisé est une ville accroupie, une ville à genoux, une ville vautre. C'est une ville de nègres, une ville de bicots. Le regard que le colonisé jette sur la ville du colon est un regard de luxure, un regard d'envie. Rêves de possession. Tous les modes de possession : s'asseoir à la table du colon, coucher dans le lit du colon, avec sa femme si possible. Le colonisé est un envieux. Le colon ne l'ignore pas qui, surprenant son regard à la dérive, constate amèrement mais toujours sur le qui-vive : « Ils veulent prendre notre place. » C'est vrai, il n'y a pas un colonisé qui ne rêve au moins une fois par jour de s'installer à la place du colon.

Ce monde compartimenté, ce monde coupé en deux est habité par des espèces différentes. L'originalité du contexte colonial, c'est que les réalités économiques, les inégalités, l'énorme différence des modes de vie ne parviennent jamais à masquer les réalités humaines. Quand on aperçoit dans son immédiateté le contexte colonial, il est patent que ce qui morcelle le monde c'est d'abord le fait d'appartenir ou non à telle espèce, à telle race. Aux colonies, l'infrastructure économique est également une superstructure. La cause est conséquence : on est riche parce que blanc, on est blanc parce que riche. C'est pourquoi les analyses marxistes doivent être toujours légèrement distendues chaque fois qu'on aborde le problème colonial. Il n'y a pas jusqu'au concept de société précapitaliste, bien étudié par Marx, qui ne demanderait ici à être repensé. Le serf est d'une essence autre que le chevalier, mais une référence au droit divin est nécessaire pour légitimer cette différence statutaire. Aux colonies, l'étranger venu d'ailleurs s'est imposé à l'aide de ses canons et de ses machines. En dépit de la domestication réussie, malgré l'appropriation le colon reste toujours un étranger. Ce ne sont ni les usines, ni les propriétés, ni le compte en banque qui caractérisent d'abord la « classe dirigeante ». L'espèce dirigeante est d'abord

celle qui vient d'ailleurs, celle qui ne ressemble pas aux autochtones, « les autres ».

Aufgabenstellung für den Anforderungsbereich I

Décrivez, à l'aide des informations du texte, les mondes des colonisateurs et des colonisés.

Aufgabenstellung für den Anforderungsbereich III

La réalité « partagée » décrite par Fanon joue aujourd'hui encore un rôle dans différents contextes sociaux, économiques ou culturels. Commentez cette affirmation.

Felwine Sarr

Afrotopia

Extrait 1

Marcher dans une ville africaine : Lagos, Abidjan, Le Caire ou Dakar, est une expérience sensible et cognitive première. Vous êtes immédiatement saisi par son rythme. Vitalité, créativité et énergie déferlent dans les rues, chaos et ordre se disputent l'espace ; passé, présent et linéaments du futur y cohabitent. Instinctivement, l'on ressent ce que les indicateurs fondés sur la valeur ajoutée additionnelle annuelle produite par an (le PIB), ainsi que les classements et les ordonnancements des niveaux de richesse relatifs des pays ont d'inopérant, d'abstrait et de limité. La vie, le pouls de la société, l'intensité des interactions sociales, le rapport que l'on entretient avec son environnement, le fait de s'y sentir bien ou pas, le sentiment de plénitude ne se laissent pas capturer par ces statistiques-là. En vivant dans ces espaces, en y étant présent, on y perd toute notion d'évaluation relative : peu importe que New York dispose d'un plus grand nombre de ponts ou de voies par autoroute qu'Abidjan. Le paysan du Sine²³ rentrant d'une journée de travail ne se pose pas la question de savoir s'il est développé, émergent, ou s'il appartient à un pays moins avancé ou pas. Les pluies furent abondantes cette année, le labeur journalier dûment abattu²⁴, les récoltes prometteuses, envahi par un sentiment d'accomplissement, il attend les moissons²⁵. Son travail est plus qu'un labeur, c'est une œuvre qui, en construisant le monde, établit les conditions d'une vie plus durable que la sienne.

Lorsque le soir descend sur une ville africaine, qu'en rentrant chez soi l'on subit une coupure d'électricité, l'on slalome sur une chaussée défoncée, on fait l'expérience de ce que l'organisation sociale a de déficient ou d'inachevé. On aspire légitimement à une forme plus optimale, où la fourniture des biens et services publics serait adéquate. Cependant, l'expérience de ces carences s'intègre et prend place dans le halo²⁶ et la somme des choses vécues. La vie forme ce tout indistinct et le sentiment du vécu agrège des expériences issues des différentes dimensions de l'existence. Celles liées au confort ou à l'optimalité de l'organisation sociale se mêlent à celles ayant trait à la qualité et l'intensité du vécu (elles peuvent même être dominées par ces dernières).

Felwine Sarr, Édition Philippe Rey, Paris, 2016, p. 19-20

²³ région du Sénégal au centre-ouest habitée majoritairement par des Sérères.

²⁴ labeur journalier dûment abattu - tägliche Arbeit, die ordnungsgemäß erledigt wird

²⁵ moisson n.m. - récolte de plantes à graines, principalement les céréales

²⁶ halo n.m. - Lichthof

Mögliche Aufgabenstellung:

Comparez la perspective de Sarr sur la vie dans une ville africaine avec l'évaluation économique conventionnelle par des indicateurs tels que le PIB. (AFB II)

Extrait 2

[...] La résilience économique est plus délicate à opérer. Elle nécessite des ruptures avec des modèles de production et d'accumulation hérités de la période coloniale. Elle n'est cependant pas impossible, d'autres l'ont réussie d'ailleurs. La majeure partie des économies du continent qui croissent aujourd'hui sont exportatrices de pétrole ou de produits miniers²⁷. La croissance économique africaine est principalement tirée par les industries extractives et les services. Il faut cependant, malgré les menus gains en devises qu'elles génèrent, en finir avec les économies d'enclaves et d'extraction. Celles-ci n'entraînent pas de développement intégré des pays, créent des problèmes environnementaux et sociétaux, entretiennent la corruption et biaisent les arbitrages intertemporels et l'allocation des ressources.

Se pose souvent aux dirigeants africains la délicate question du choix d'exploitation de leurs ressources et richesses naturelles, dans un contexte de besoin urgent de devises pour équilibrer les finances publiques de leurs États. L'arbitrage à court terme prime le plus souvent dans leurs options stratégiques, car il a un impact immédiat sur les recettes fiscales et les ressources financières d'États devant faire face à divers besoins, tous aussi urgents les uns que les autres. Ces besoins les amènent à accepter les clefs de répartition absolument déséquilibrées et iniques des richesses tirées de leur sous-sol, les multinationales se taillant la part du lion, sous prétexte de transfert de technologies ou de valorisation de ressources qui ne le seraient pas autrement. Alors qu'en réalité ce sont les choix d'investissement à long terme modifiant la structure de l'économie qui permettent à celle-ci de croître durablement et de manière équilibrée. L'enjeu ici est de sortir de la dictature des urgences, de ne pas brader les ressources d'un continent riche en réserves de toutes sortes, d'autant que, pour les hydrocarbures, il s'agit d'énergies non-renouvelables qui s'épuiseront dans un siècle.

Le contrôle des citoyens sur les contrats miniers que signent les gouvernements, ainsi que sur l'usage des gains qui en proviennent, est un élément de la solution

²⁷ Sylvie Brunel, *L'Afrique est-elle si bien partie ?*, Sciences humaines Éditions, 2014

du problème. Une meilleure conscience transgénérationnelle des hommes politiques africains et une inscription de leur action dans la durée en sont l'ultime clef. On pourrait imaginer des dispositifs institutionnels qui délèguent la gestion des ressources naturelles des nations à des institutions indépendantes du cycle électoral et des régimes en place. À ces questions s'ajoute celle de la sécurité alimentaire qui fait des terres arables africaines un nouvel objet de convoitise. Les multinationales étrangères, avec la complicité des États, se sont lancées dans un accaparement de celles-ci en prévision des nécessités mondiales de production agricoles à venir.

À ce niveau aussi, se posent des questions d'arbitrage intertemporel, de souveraineté politique et économique qu'il convient de prendre à bras-le-corps : la responsabilité première en incombe aux hommes politiques. Une meilleure conscience des ces enjeux par les sociétés civiles africaines pourrait les y aider.

Felwine Sarr, Édition Philippe Rey, Paris, 2016, p. 61-62

Mögliche Aufgabenstellung:

Relevez du texte toutes les informations qui décrivent les mécanismes du néocolonialisme.

Extrait 3

Se guérir, se nommer

L'économique, le politique, le culturel sont les piliers de l'édifice social à rénover et à reconstruire. Le psychologique en est le quatrième et le non moins fondamental. Des siècles d'aliénation et d'asservissement ont laissé des traces dans la personnalité et la psyché de l'être africain. Ce dernier doit se guérir des blessures narcissiques et psychologiques qui lui ont été infligées et qui, aujourd'hui, s'expriment sous la forme d'une perte de l'estime de soi, d'un complexe d'infériorité pour certains et, pour d'autres, d'un manque abyssal de confiance en soi. La description faite par Fanon de cette conscience aliénée²⁸ est saisissante de réalité et d'actualité. Une relation perturbée à autrui, principalement à l'ancien colon, qui peine à s'inscrire sous le rapport de l'horizontalité et de réciprocité. Une tendance à toujours considérer en termes d'expertise, de qualité, de jugement – et cela quel que soit le domaine –, ce qui vient de l'Occident comme meilleur. Un décentrement pathologique, une absence à soi qui se traduit par une incapacité à penser, juger, évaluer les choses par soi-même. À cela s'ajoute un rapport d'extériorité²⁹ aux choses. Des

²⁸ Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Seuil, 1952

²⁹ extériorité n.f. – ici: Fremdheit

expressions populaires en Afrique de l'Ouest, comme la *science du Blanc* pour désigner le savoir scientifique ou son application technique, expriment le rapport d'autoexclusion du patrimoine scientifique commun. Celui-ci serait le fait des autres, notamment de ce sorcier blanc, considéré comme maître de la *technè* ayant ravi aux dieux un secret inaccessible aux autres mortels. En dépit du fait que l'archéologie du savoir ait démontré que le patrimoine scientifique de l'humanité était une construction collective avec des moments de révolution déterminés par des conditions socio-historiques, toutes les formes d'intelligence humaine et tous les peuples à différents moments y ayant contribué, ce sentiment d'étrangeté demeure chez le plus grand nombre.

Dans le domaine de la coopération scientifique, un biais occidental-centré amène les gouvernements africains très souvent à privilégier l'expertise étrangère, y compris dans les champs pour lesquels l'expertise locale est meilleure. Cette tendance se retrouve à tous les niveaux de l'organisation sociale avec ce mythe de l'expert occidental *blanc* qui vient *montrer* comment mieux faire les choses. Dans le football, des petits sorciers blancs sont légion et entraînent la plupart des équipes africaines. Peinant souvent à trouver du travail chez eux, ils viennent se recycler sur le continent africain et sont parfois mieux payés que les présidents de la République en exercice. Cette aliénation se lit aussi dans le désir effréné de certaines élites intellectuelles et artistiques africaines d'être adouées et sanctifiées par les instances de reconnaissance occidentales : académies, prix littéraires et artistiques, grades universitaires, etc., cette reconnaissance étant perçue comme la seule consécration qui vaille. Ce sentiment est hélas partagé par les masses. Souvent un talent n'est reconnu localement qu'une fois qu'il l'a été par les instances de légitimation occidentales. Quel que soit le domaine dans lequel l'intelligence, le talent et le génie s'expriment sous nos cieux, il lui faut le détour part là où le soleil se couche, pour y être reconnu.

Se pose alors la question fondamentale de la reconquête de l'estime de soi et de la reconstruction des ses propres infrastructures psychiques. Quelles sont les conditions de la régénération ? Comment guérir son moi douloureux et épanouir son élan vital ? Comment s'affranchir de la haine de soi et rebâtir l'estime de soi ? Quels sont les lieux de la cure ? Faut-il réhabiliter les formes anciennes ou créer un monde nouveau ? À partir de quel sol envisager un nouvel élan ?

La psychanalyse nous apprend que les névroses peuvent être individuelles, mais également collectives, et se transmettre de manière transgénérationnelle. Pour Heidegger, prendre site dans son être propre est la condition de revirement des

mortels³⁰. Pour Achille Mbembé, la musique, la religion et l'écriture sont des instances de la cure, les lieux des pratiques analytiques qui peuvent accompagner la *montée en humanité*³¹. Certainement, la musique et les religions, étants des arts de la participation, jouent un rôle important dans ce processus en offrant la possibilité de la communion, de la catharsis³², et de la transformation du groupe en acte (une société n'est efficace que lorsqu'elle devient acte : capacité d'agir en commun).

Felwine Sarr, Édition Philippe Rey, Paris, 2016, p. 89-92

Mögliche Aufgabe (mündlich):

Trouvez une citation du texte qui résume particulièrement bien la thèse centrale de l'auteur. Justifiez votre choix et expliquez pourquoi cette citation est particulièrement éloquente.

³⁰ Martin Heidegger, « Pourquoi des poètes? », in *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard, 2006.

³¹ Achille Mbembé, *Sortir de la grande nuit*, op. cit.

³² désigne en psychologie l'hypothèse selon laquelle l'expression de conflits internes et d'émotions refoulées conduit à une réduction de ces conflits et sentiments

Alpha Blondy « La guerre »

Tant que cette philosophie qui fait
Une race supérieure et une autre inférieure
Ne sera finalement et permanemment
Discréditée et abandonnée
Partout sera la guerre
C'est la guerre !!

Tant qu'il y aura
Des premières classes
Et secondes classes citoyens dans toutes les nations
Tant que la couleur d'un humain
Aura de la signification comparée à ses yeux
Et j'en passe !!
Tant que les droits universels ne seront attribués à tous
Sans distinction de race... Et j'en passe !

En attendant ce jour,
Le rêve d'éterniser la paix
Entre citoyens du monde
Ne sera qu'une illusion désespérée
Qu'il faudra pourtant trouver
Les moyens de transformer
En réalité
Et partout c'est la guerre... C'est la guerre !!

Tant que ce misérable et malheureux régime
Tiendra nos frères
en Angola, au Mozambique,
En Afrique du Sud
Doivent cesser de sévir
Complètement abolie
Et partout c'est la guerre... C'est la guerre !!

Guerre à l'est !!
Guerre à l'ouest !!!
Guerre au nord !!
Guerre au sud !!!
Guerre ! Guerre ! Hommes de la terre !!
En attendant ce jour

Le continent africain n'aura pas de paix
Nous Africains nous nous battons
Si cela est nécessaire
Et nous savons que nous vaincrons
Car nous sommes confiants
En la victoire
La victoire finale, du bien sur le mal
La victoire finale, du bien sur le mal
C'est la victoire de Dieu
De Dieu sur le Diable
Sabari³³ Sabari Sabari !
Sabari Sabari Sabari !
Massa³⁴ nitche³⁵ Allah nitche
Massa nitche Allah nitche
Sabari Sabari Sabari Sabari
Aye Sabari³⁶ ! Enterrez les haches de guerre
Enterrez ces haches de guerre
Mais pourquoi font-ils la guerre, ont-ils pensé aux enfants ?
La race des Dieux ne doit pas s'entretuer
Il faut se rendre aux Nations unies
Et en discuter eh ! En discuter eh ! En discuter eh !!

Mögliche Aufgabenstellung:

Relevez les termes essentiels des paroles de la chanson et identifiez le thème qui en découle.

³³ Sabari – pardon en dioula (langue dans différents pays de l'Afrique subsaharienne)

³⁴ Massa – le tout-puissant, le seigneur en dioula

³⁵ nitche – merci en dioula

³⁶ Aye sabari ! – Il faut se pardonner. (dioula)

Didier Awadi « Quand On Refuse On Dit Non » feat. Diyane Adams

Quand on refuse on dit non
Quand on refuse on dit non
(Ni Baana I Ba Fo Nte)
Quand on refuse on dit non
(Ni Baana I Ba Fo Nte)
Quand on refuse on dit non

L'indépendance il y a des sacrifices à assumer
Quand t'es responsable y'a des devoirs qu'il faut assurer
La dépendance c'est des devoirs qu'on a relégués
Renonce à tes droits, le devoir tu peux pas déléguer
Ça pas de sens la sécurité tu l'as déléguée
Confiée au pire des oppresseurs qui t'a colonisé
Opprimé, t'es parti chez le bourreau les pieds et mains liés
Mais t'attendais quoi ? Son boulot c'est esclavagiser
Pendant des siècles la vérité il n'a fait que ça
Violer, tuer, piller, voler, bruler, il n'a fait que ça
Nous, nos pères, nos grands-parents, ils ont vécu tout ça
Voilà pourquoi nous on se bat on va stopper tout ça
L'indépendance il y'a des sacrifices à assumer
Quand t'es responsable il y a des devoirs qu'il faut assurer
La dépendance c'est des devoirs qu'on a relégués
Renonce à tes droits, mais le devoir tu peux pas déléguer

Quand on refuse on dit non (Ni Baana I Ba Fo Nte) (4x)

On peut pas confier son fric à un kleptomane
(le CFA) exiger la vérité au mythomane
T'as vu le pickpocket et t'as donné le porte-monnaie
Mais qu'est-ce que tu crois, t'attendais quoi il va s'y cramponner
Déléguer les routes, les trains et les aéroports
Et tu t'étonnes encore qu'on arrive jamais à bon port
Déléguer l'information, la data et le téléphone
Les gars te manipulent, anticipent et te conditionnent
L'eau est source de vie on peut pas la déléguer
Energie, pétrole et gaz il faut les contrôler
Ton territoire c'est ton armée qui doit sécuriser
Une question de bon sens, je te parle de souveraineté
L'indépendance il y'a des sacrifices à assumer

Quand t'es responsable il y a des devoirs, il faut assurer
 La dépendance c'est des devoirs qu'on a relégués
 Renonce à tes droits, mais le devoir tu peux pas déléguer

Quand on refuse on dit non (Ni Baana I Ba Fo Nte)
 Quand on refuse on dit non (Ni Baana I Ba Fo Nte)
 Quand on refuse on dit non (Ni Baana I Ba Fo Nte)
 Quand on refuse on dit non (Ni Baana I Ba Fo Nte) (Hey dunya)
 Quand on refuse on dit non (Bori bana farafina bori bana bori bana)
 Ni Baana I Ba Fo Nte (Bori bana farafina bori bana bori bana)
 Ni Baana I Ba Fo Nte (Hey dunya oh)

Mögliche Aufgabenstellung:

Imaginez que vous êtes un leader politique dans un pays francophone d’Afrique de l’Ouest. Inspiré par la chanson de Didier Awadi « Quand on refuse on dit non », vous voulez faire un discours que vous adressez à votre peuple. Rédigez le manuscrit de ce discours.

Arbeit am Zieltextformat:

Merkmale der Textsorte „Manuscrit d’un discours“	
Funktion / Intention(en)	<ul style="list-style-type: none"> • Je nach Anlass: motivieren, informieren, überzeugen, unterhalten, ehren, gedenken, zum Handeln aufrufen...
Adressat	<ul style="list-style-type: none"> • Zuhörerschaft
Strukturell-inhaltliche Aspekte (Thema, Gliederung)	<ul style="list-style-type: none"> • klare Struktur: Einleitung mit Begrüßung, Vorstellung des Redners und Einführung; Hauptteil mit Argumenten, Beispielen, Illustrationen und Schluss.
Stilistische Aspekte	<ul style="list-style-type: none"> • Berücksichtigung von Höflichkeitskonventionen • Persönliche Anrede, direkte Ansprache des Publikums • sprachlich und rhetorisch gestaltet (z. B. Verwendung von Wiederholungen) • von formell und feierlich bis informell und umgangssprachlich • ggf. Interesse weckend, überzeugend • ...
Hinweis	Es handelt sich um einen schriftlichen Text, der für einen mündlichen Vortrag geschrieben wird.

Didier Awadi

La patrie ou la mort

[Sample 1: Thomas Sankara]

Nous sommes des révolutionnaires. Malheur à ceux qui bâillonnent leur peuple

[Pont]

Capitaine Noël Isidore

Thomas Sankara

Capitaine Noël Isidore

Thomas Sankara

Capitaine Noël Isidore

Thomas Sankara

Père du Burkina, combattant, on le chantera

[Sample 2 : Thomas Sankara]

Le gouvernement est là pour servir et non pour se servir ou servir quelques puissants du jour ou de la veille. Le peuple aime la liberté pour que passe la liberté, les détourneurs de la liberté ne doivent pas passer. En un mot, je voudrais vous dire que nous ne devons pas tenir le peuple en respect, mais réserver tout le respect au peuple

La liberté ce n'est pas l'anarchie, le peuple a droit à la liberté. Cette liberté ne doit pas se confondre avec la liberté pour les uns d'exploiter les autres pour des profits illicites, la spéculation, les détournements ou l'escroquerie

[Refrain]

Capitaine Noël Isidore

Thomas Sankara

Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Père du Burkina, combattant, on le chantera

[Couplet 1 : Awadi]
Avec le style avec le fond avec la forme
Il s'empara sans appareil
D'un pouvoir qu'il met au débarras
Il tentera malgré les pièges qu'on lui brandira
De rendre sa dignité à l'opprimé
On le nommera : père du Burkina
Combattant : on le chantera

[Pont]
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara

[Couplet 2 : Awadi]
Le militaire gère
Visionnaire, révolutionnaire
Révolutionnaire
J'ai plus de mots dans mon dictionnaire
Fils du peuple et pour le peuple
C'est un solidaire
Un vrai dignitaire
Intègre, mais pas sanguinaire
La veuve, l'orphelin, le pauvre
Ont droit au sourire
Le bonheur est à nous par nous seuls
On peut le définir
Les puissants paniquent, complotent
Il faut le retenir
Sankara s'oppose et ose inventer l'avenir

[Refrain]
Capitaine Noël Isidore

Thomas Sankara
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Père du Burkina, combattant, on le chantera

[Couplet 3: Smockey]

Président Thomas Sankara
Burkina Faso
Digne représentant intègre du Faso
Résidant actuellement au cimetière
Révolutionnaire abattu par un faux frère
C'est à Dagnoen que repose ses os
Aussi blanchis que ceux de Norbert Zongo
Vils impérialistes, tristes équilibristes
Tacticiens politiques, assassinats méthodiques
C'est le vieux nègre et la médaille
Chez les vieux pères, c'est la pagaille
Ils ne savent plus quoi dire
Les enfants d'aujourd'hui n'ont plus de respect
Pour les citoyens que nous sommes
Mais où en sommes-nous ?
Car on nous somme de consommer
Et on te somme d'accélérer
Comme on me somme de m'exécuter
Les bêtes de somme que nous sommes
Se confondent à la tonne de misérables
Et les cloches sonnent
Pour la liberté
Et les cloches sonnent

Pour la dignité
Et les clochent sonnent (sonnent)
[Refrain]
Capitaine Noël Isidore
Thomas Sankara
Père du Burkina, combattant, on le chantera

[Sample 3 : Thomas Sankara]

Je voudrais simplement dire que nous devons accepter de vivre africain. C'est la seule façon de vivre libre et de vivre digne
Est-ce que vous êtes d'accord que nous maintenions dans notre administration des fonctionnaires pourris ? Alors il faut les chasser ! Nous les chasserons !
(nous les chasserons !)
Est-ce que vous êtes d'accord que nous maintenions dans notre armée des militaires pourris ? Alors il faut les chasser ! Nous les chasserons ! (nous les chasserons!) Cela va nous coûter la vie peut-être. Mais nous sommes là pour prendre des risques. Nous sommes là pour oser et vous êtes là pour continuer la lutte coûte que coûte
La patrie ou la mort. Nous vaincrons
(Nous vaincrons, nous vaincrons. Nous vaincrons, nous vaincrons, nous vaincrons)

Discours de Thomas Sankara devant l'assemblée générale de l'ONU le 4 octobre 1984

Monsieur le Président, Monsieur le secrétaire Général,

Honorables représentants de la Communauté internationale

Je viens en ces lieux vous apporter le salut fraternel d'un pays de 274000 km², où sept millions d'enfants, de femmes et d'hommes, refusent désormais de mourir d'ignorance, de faim, de soif, tout en n'arrivant pas à vivre véritablement depuis un quart de siècle d'existence comme Etat souverain, siégeant à l'ONU.

Je viens à cette Trente-neuvième session vous parler au nom d'un peuple qui, sur la terre de ses ancêtres, a choisi, dorénavant de s'affirmer et d'assumer son histoire, dans ses aspects positifs, comme dans ses aspects négatifs, sans complexe aucun.

Je viens enfin, mandaté par le Conseil National de la Révolution (CNR) du Burkina Faso, pour exprimer les vues de mon peuple concernant les problèmes inscrits à l'ordre du jour, et qui constituent la trame tragique des événements qui fissurent douloureusement les fondements du monde en cette fin du vingtième siècle. Un monde où l'humanité est transformée en cirque, déchirée par les luttes entre les grands et les semi-grands, battue par les bandes armées, soumise aux violences et aux pillages. Un monde où des nations, se soustrayant à la juridiction internationale, commandent des groupes hors-la-loi, vivant de rapines, et organisant d'ignobles trafics, le fusil à la main.

Monsieur le Président

Je n'ai pas ici la prétention d'énoncer des dogmes. Je ne suis ni un messie ni un prophète. Je ne détiens aucune vérité. Ma seule ambition est une double aspiration : premièrement, pouvoir, en langage simple, celui de l'évidence et de la clarté, parler au nom de mon peuple, le peuple du Burkina Faso ; deuxièmement, parvenir à exprimer aussi, à ma manière, la parole du "Grand peuple des déshérités", ceux qui appartiennent à ce monde qu'on a malicieusement baptisé Tiers Monde. Et dire, même si je n'arrive pas à les faire comprendre, les raisons que nous avons de nous révolter.

Tout cela dénote de l'intérêt que nous portons à l'ONU, les exigences de nos droits y prenant une vigueur et la rigueur de la claire conscience de nos devoirs.

Nul ne s'étonnera de nous voir associer l'ex Haute-Volta, aujourd'hui le Burkina Faso, à ce fourre-tout méprisé, le Tiers Monde, que les autres mondes ont inventé au moment des indépendances formelles pour mieux assurer notre aliénation culturelle, économique et politique. Nous voulons nous y insérer sans pour autant justifier cette gigantesque escroquerie de l'Histoire. Encore moins pour accepter d'être « l'arrière monde d'un Occident repu ». Mais pour affirmer la conscience d'appartenir à un ensemble tricontinental et admettre, en tant que non-alignés, et avec la densité de nos convictions, qu'une solidarité spéciale unit ces trois continents d'Asie, d'Amérique latine et d'Afrique dans un même combat contre les mêmes trafiquants politiques, les mêmes exploiters économiques.

Reconnaître donc notre présence au sein du Tiers Monde c'est, pour paraphraser José Martí, « affirmer que nous sentons sur notre joue tout coup donné à n'importe quel homme du monde ». Nous avons jusqu'ici tendu l'autre joue. Les gifles ont redoublé. Mais le cœur du méchant ne s'est pas attendri. Ils ont piétiné la vérité du juste. Du Christ ils ont trahi la parole. Ils ont transformé sa croix en massue. Et après qu'ils se soient revêtus de sa tunique, ils ont lacéré nos corps et nos âmes. Ils ont obscurci son message. Ils l'ont occidentalisé cependant que nous le recevions comme libération universelle. Alors, nos yeux se sont ouverts à la lutte des classes. Il n'y aura plus de gifles.

Il faut proclamer qu'il ne peut y avoir de salut pour nos peuples que si nous tournons radicalement le dos à tous les modèles que tous les charlatans de même acabit ont essayé de nous vendre vingt années durant. Il ne saurait y avoir pour nous de salut en dehors de ce refus-là. Pas de développement en dehors de cette rupture.

Du reste, tous les nouveaux « maîtres-à-penser » sortant de leur sommeil, réveillés par la montée vertigineuse de milliards d'hommes en haillons, effrayés par la menace que fait peser sur leur digestion cette multitude traquée par la faim, commencent à remodeler leurs discours et, dans une quête anxieuse, recherchent une fois de plus en nos lieux et places, des concepts-miracles, de nouvelles formes de développement pour nos pays. Il suffit pour s'en convaincre de lire les nombreux actes des innombrables colloques et séminaires.

Loin de moi l'idée de tourner en ridicule les efforts patients de ces intellectuels honnêtes qui, parce qu'ils ont des yeux pour voir, découvrent les terribles conséquences des ravages imposés par les dits « spécialistes » en développement dans le Tiers Monde. La crainte qui m'habite c'est de voir les résultats de tant d'énergies confisquées par les Prospéro de tout genre pour en faire la baguette magique destinée à nous renvoyer à un monde d'esclavage maquillé au goût de notre temps.

Cette crainte se justifie d'autant plus que la petite bourgeoisie africaine diplômée, sinon celle du Tiers Monde, soit par paresse intellectuelle, soit plus simplement parce qu'ayant goûté au mode de vie occidental, n'est pas prête à renoncer à ses privilèges. De ce fait, elle oublie que toute vraie lutte politique postule un débat théorique rigoureux et elle refuse l'effort de réflexion pour inventer les complexes nouveaux à la hauteur du combat meurtrier qui nous attend. Consommatrice passive et lamentable, elle se regorge de vocables fétichisés par l'Occident comme elle le fait de son whisky et de son champagne, dans ses salons à l'harmonie douteuse.

On recherchera en vain depuis les concepts de négritude et d'« African Personality » marqués maintenant par les temps, des idées vraiment neuves issues des cerveaux de nos « grands » intellectuels. Le vocabulaire et les idées nous viennent d'ailleurs. Nos professeurs, nos ingénieurs et nos économistes se contentent d'y adjoindre des colorants parce que, des universités européennes dont ils sont les produits, ils n'ont ramené souvent que leurs diplômes et le velours des adjectifs ou des superlatifs.

Il est nécessaire, il est urgent que nos cadres et nos travailleurs de la plume apprennent qu'il n'y a pas d'écriture innocente. En ces temps de tempêtes, nous ne pouvons laisser à nos seuls ennemis d'hier et d'aujourd'hui, le monopole de la pensée, et de l'imagination et de la créativité. Il faut, avant qu'il ne soit trop tard, car il est déjà trop tard, que ces élites, ces hommes de l'Afrique, du Tiers Monde, reviennent à eux-mêmes, c'est-à-dire à leur société, à la misère dont nous avons hérité pour comprendre non seulement que la bataille pour une pensée au service des masses déshéritées n'est pas vaine, mais qu'ils peuvent devenir crédibles sur le plan international, qu'en inventant réellement, c'est-à-dire, en donnant de leurs peuples une image fidèle. Une image qui leur permette de réaliser des changements profonds de la situation sociale et politique, susceptibles de nous arracher à la domination et à l'exploitation étrangères qui livrent nos Etats à la seule perspective de la faillite.

C'est ce que nous avons perçu, nous, peuple du Burkina, au cours de cette nuit du 4 août 1983, aux premiers scintillements des étoiles dans le ciel de notre Patrie. Il nous fallait prendre la tête des jacqueries qui s'annonçaient dans les campagnes affolées par l'avancée du désert, épuisées par la faim et la soif et délaissées. Il nous fallait donner un sens aux révoltes grondantes des masses urbaines désœuvrées, frustrées et fatiguées de voir circuler les limousines des élites aliénées qui se succédaient à la tête de l'Etat et qui ne leur offraient rien d'autre que les fausses solutions pensées et conçues par les cerveaux des autres. Il nous fallait donner une âme idéologique aux justes luttes de nos masses populaires mobilisées contre l'impérialisme monstrueux. A la révolte passagère,

simple feu de paille, devait se substituer pour toujours la révolution, lutte éternelle contre toute domination.

D'autres avant moi ont dit, d'autres après moi diront à quel point s'est élargi le fossé entre les peuples nantis et ceux qui n'aspirent qu'à manger à leur faim, boire à leur soif, survivre et conserver leur dignité. Mais nul n'ignora, nul n'imaginera à quel point « le grain du pauvre a nourri chez nous la vache du riche ».

Dans le cas de l'ex Haute Volta, le processus était encore plus exemplaire. Nous étions la condensation magique, le raccourci de toutes les calamités qui ont fondu sur les pays dits « en voie de développement ». Le témoignage de l'aide présentée comme panacée et souvent trompée, sans rime ni raison, est ici éloquent. Très peu sont les pays qui ont été comme le mien inondés d'aides de toutes sortes. Cette aide est en principe censée œuvrer au développement. On cherchera en vain dans ce qui fut autrefois la Haute-Volta, les signes de ce qui peut relever d'un développement. Les hommes en place, soit par naïveté, soit par égoïsme de classe, n'ont pas pu ou n'ont pas voulu maîtriser cet afflux extérieur, en saisir la portée et exprimer des exigences dans l'intérêt de notre peuple.

Analysant un tableau publié en 1983 par le Club du Sahel, Jacques Giri dans son ouvrage « Le Sahel de demain », conclut avec beaucoup de bon sens que l'aide au Sahel, à cause de son contenu et des mécanismes en place, n'est qu'une aide à la survie. Seuls, souligne-t-il, 30 pour cent de cette aide permet simplement au Sahel de vivre. Selon Jacques Giri, cette aide extérieure n'aurait d'autres buts que de continuer à développer les secteurs improductifs, imposant des charges intolérables à nos petits budgets, désorganisant nos campagnes, creusant les déficits de notre balance commerciale, accélérant notre endettement.

Juste quelques clichés pour présenter l'ex Haute-Volta :

- 7 millions d'habitants, avec plus de 6 millions de paysannes et de paysans
- un taux de mortalité infantile estimé à 180 pour mille
- une espérance de vie se limitant à 40 ans
- un taux d'analphabétisme allant jusqu'à 98 pour cent, si nous concevons l'alphabétisé comme celui qui sait lire, écrire et parler une langue.
- un médecin pour 50000 habitants
- un taux de scolarisation de 16 pour cent et enfin
- un produit intérieur brut par tête d'habitant de 53356 francs CFA soit à peine plus de 100 dollars.

Le diagnostic à l'évidence, était sombre. La source du mal était politique. Le traitement ne pouvait qu'être politique.

Certes nous encourageons l'aide qui nous aide à nous passer de l'aide. Mais en général, la politique d'assistance et d'aide n'a abouti qu'à nous désorganiser, à nous asservir, à nous déresponsabiliser dans notre espace économique, politique et culturel.

Nous avons choisi de risquer de nouvelles voies pour être plus heureux. Nous avons choisi de mettre en place de nouvelles techniques.

Nous avons choisi de rechercher des formes d'organisation mieux adaptées à notre civilisation, rejetant de manière abrupte et définitive toutes sortes de diktats extérieurs, pour créer ainsi les conditions d'une dignité à la hauteur de nos ambitions. Refuser l'état de survie, desserrer les pressions, libérer nos campagnes d'un immobilisme moyenâgeux ou d'une régression, démocratiser notre société, ouvrir les esprits sur un univers de responsabilité collective pour oser inventer l'avenir. Briser et reconstruire l'administration à travers une autre image du fonctionnaire, plonger notre armée dans le peuple par le travail productif et lui rappeler incessamment que sans formation patriotique, un militaire n'est qu'un criminel en puissance. Tel est notre programme politique.

Au plan de la gestion économique, nous apprenons à vivre simplement, à accepter et à nous imposer l'austérité afin d'être à même de réaliser de grands desseins.

Déjà, grâce à l'exemple de la Caisse de solidarité nationale, alimentée par des contributions volontaires, nous commençons à répondre aux cruelles questions posées par la sécheresse. Nous avons soutenu et appliqué les principes d'Alma-Ata en élargissant le champ des soins de santé primaires. Nous avons fait nôtre, comme politique d'Etat, la stratégie du GOBI FFF, préconisée par l'UNICEF.

Par l'intermédiaire de l'Office du Sahel des Nations Unies (OSNU), nous pensons que les Nations unies devraient permettre aux pays touchés par la sécheresse la mise sur pied d'un plan moyen et long termes afin de parvenir à l'autosuffisance alimentaire.

Pour préparer le vingt et unième siècle, nous avons, par la création d'une tranche spéciale de la Tombola, "Instruisons nos enfants", lancé une campagne immense pour l'éducation et la formation de nos enfants dans une école nouvelle. Nous avons lancé à travers l'action salvatrice des Comités de Défense de la Révolution un vaste programme de construction de logements sociaux, 500 en trois mois,

de routes, de petites retenues d'eau etc... Notre ambition économique est d'œuvrer pour que le cerveau et les bras de chaque burkinabè puissent au moins lui servir à inventer et à créer de quoi s'assurer deux repas par jour et de l'eau potable.

Nous jurons, nous proclamons, que désormais au Burkina Faso, plus rien ne se fera sans la participation des burkinabè. Rien qui n'ait été au préalable décidé par nous, élaboré par nous. Il n'y aura plus d'attentat à notre pudeur et à notre dignité.

Forts de cette certitude, nous voudrions que notre parole s'élargisse à tous ceux qui souffrent dans leur chair, tous ceux qui sont bafoués dans leur dignité d'homme par un minorité d'hommes ou par un système qui les écrase.

Permettez, vous qui m'écoutez, que je le dise : je ne parle pas seulement au nom du Burkina Faso tant aimé mais également au nom de tous ceux qui ont mal quelque part.

Je parle au nom de ces millions d'êtres qui sont dans les ghettos parce qu'ils ont la peau noire ou qu'ils sont de culture différente et bénéficient d'un statut à peine supérieur à celui d'un animal.

Je souffre au nom des Indiens massacrés, écrasés, humiliés et confinés depuis des siècles dans des réserves afin qu'ils n'aspirent à aucun droit et que leur culture ne puisse s'enrichir en convolant en noces heureuses au contact d'autres cultures, y compris celle de l'envahisseur.

Je m'exclame au nom des chômeurs d'un système structurellement injuste et conjoncturellement désaxé, réduits à ne percevoir de la vie que le reflet de celle des plus nantis.

Je parle au nom des femmes du monde entier, qui souffrent d'un système d'exploitation imposé par les mâles. Pour ce qui nous concerne, nous sommes prêts à accueillir toutes les suggestions du monde entier, nous permettant de parvenir à l'épanouissement total de la femme burkinabè. En retour, nous donnons en partage à tous les pays, l'expérience positive que nous entreprenons avec des femmes désormais présentes à tous les échelons de l'appareil de l'État et de la vie sociale au Burkina Faso. Des femmes qui luttent et proclament avec nous, que l'esclave qui n'est pas capable d'assumer sa révolte ne mérite pas que l'on s'apitoie sur son sort. Cet esclave répondra seul de son malheur s'il se fait des illusions sur la condescendance suspecte d'un maître qui prétend

l'affranchir. Seule la lutte libère et nous en appelons à toutes nos sœurs de toutes les races pour qu'elles montent à l'assaut pour la conquête de leurs droits.

Je parle au nom des mères de nos pays démunis, qui voient mourir leurs enfants de paludisme ou de diarrhée, ignorant qu'il existe, pour les sauver, des moyens simples que la science des multinationales ne leur offre pas, préférant investir dans les laboratoires de cosmétiques et dans la chirurgie esthétique pour les caprices de quelques femmes ou d'hommes dont la coquetterie est menacée par les excès de calories de leurs repas trop riches et d'une régularité à vous donner, non, plutôt à nous donner, à nous autres du Sahel, le vertige. Ces moyens simples recommandés par l'OMS et l'UNICEF, nous avons décidé de les adopter et de les populariser.

Je parle aussi au nom de l'enfant. L'enfant du pauvre, qui a faim et qui louche furtivement vers l'abondance amoncelée dans une boutique pour riches. La boutique protégée par une vitre épaisse. La vitre défendue par une grille infranchissable. Et la grille gardée par un policier casqué, ganté et armé de matraque. Ce policier, placé là par le père d'un autre enfant qui viendra se servir ou plutôt se faire servir parce que représentant toutes les garanties de représentativité et de normes capitalistiques du système.

Je parle au nom des artistes (poètes, peintres, sculpteur, musiciens, acteurs), hommes de bien qui voient leur art se prostituer pour l'alchimie des prestidigitations de show-business.

Je crie au nom des journalistes qui sont réduits soit au silence, soit au mensonge pour ne pas subir les dures lois du chômage.

Je proteste au nom des sportifs du monde entier dont les muscles sont exploités par les systèmes politiques ou les négociants de l'esclavage modernes.

Mon pays est un concentré de tous les malheurs des peuples, une synthèse douloureuse de toutes les souffrances de l'humanité, mais aussi et surtout des espérances de nos luttes. C'est pourquoi je vibre naturellement au nom des malades qui scrutent avec anxiété les horizons d'une science accaparée par les marchands de canons. Mes pensées vont à tous ceux qui sont touchés par la destruction de la nature et à ces trente millions d'hommes qui vont mourir comme chaque année, abattus par la redoutable arme de la faim.

Militaire, je ne peux oublier ce soldat obéissant aux ordres, le doigt sur la détente, et qui sait que la balle qui va partir ne porte que le message de la mort.

Enfin, je veux m'indigner en pensant aux Palestiniens qu'une humanité inhumaine a choisi de substituer à un autre peuple, hier encore martyrisé. Je pense à ce vaillant peuple palestinien, c'est-à-dire à ces familles atomisées errant de par le monde en quête d'un asile. Courageux, déterminés, stoïques et infatigables, les Palestiniens rappellent à chaque conscience humaine la nécessité et l'obligation morale de respecter les droits d'un peuple : avec leurs frères juifs, ils sont antisionistes.

Aux côtés de mes frères soldats de l'Iran et de l'Irak, qui meurent dans une guerre fratricide et suicidaire, je veux également me sentir proche des camarades du Nicaragua dont les ports sont minés, les villes bombardées et qui, malgré tout, affrontent avec courage et lucidité leur destin. Je souffre avec tous ceux qui, en Amérique latine, souffrent de la mainmise impérialiste.

Je veux être aux côtés des peuples afghan et irlandais, aux côtés des peuples de Grenade et de Timor Oriental, chacun à la recherche d'un bonheur dicté par la dignité et les lois de sa culture.

Je m'élève ici au nom de tous ceux qui cherchent vainement dans quel forum de ce monde ils pourront faire entendre leur voix et la faire prendre en considération réellement. Sur cette tribune beaucoup m'ont précédé, d'autres viendront après moi. Mais seuls quelques-uns feront la décision. Pourtant nous sommes officiellement présentés comme égaux. Eh bien, je me fais le porte-voix de tous ceux qui cherchent vainement dans quel forum de ce monde, ils peuvent se faire entendre. Oui je veux donc parler au nom de tous les « laissés pour compte » parce que « je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

Notre révolution au Burkina Faso est ouverte aux malheurs de tous les peuples. Elle s'inspire aussi de toutes les expériences des hommes depuis le premier souffle de l'Humanité. Nous voulons être les héritiers de toutes les révolutions du monde, de toutes les luttes de libération des peuples du Tiers Monde. Nous sommes à l'écoute des grands bouleversements qui ont transformé le monde. Nous tirons des leçons de la révolution américaine, les leçons de sa victoire contre la domination coloniale et les conséquences de cette victoire. Nous faisons nôtre l'affirmation de la doctrine de la non-ingérence des Européens dans les affaires américaines et des Américains dans les affaires européennes. Ce que Monroe clamait en 1823, « L'Amérique aux Américains », nous le reprenons en disant « L'Afrique aux Africains », « Le Burkina aux Burkinabè ». La Révolution française de 1789, bouleversant les fondements de l'absolutisme, nous a enseigné les droits de l'homme alliés aux droits des peuples à la liberté. La grande révolution d'octobre 1917 a transformé le monde, permis la victoire

du prolétariat, ébranlé les assises du capitalisme et rendu possible les rêves de justice de la Commune française.

Ouverts à tous les vents de la volonté des peuples et de leurs révolutions, nous instruisant aussi de certains terribles échecs qui ont conduits à de tragiques manquements aux droits de l'homme, nous ne voulons conserver de chaque révolution, que le noyau de pureté qui nous interdit de nous inféoder aux réalités des autres, même si par la pensée, nous nous retrouvons dans une communauté d'intérêts.

Monsieur les Président,

Il n'y a plus de duperie possible. Le Nouvel Ordre Economique Mondial pour lequel nous luttons et continuerons à lutter, ne peut se réaliser que :

- si nous parvenons à ruiner l'ancien ordre qui nous ignore,
- si nous imposons la place qui nous revient dans l'organisation politique du monde,
- si, prenant conscience de notre importance dans le monde, nous obtenons un droit de regard et de décision sur les mécanismes qui régissent le commerce, l'économie et la monnaie à l'échelle planétaire.

Le Nouvel Ordre Economique international s'inscrit tout simplement, à côté de tous les autres droits des peuples, droit à l'indépendance, au libre choix des formes et de structures de gouvernement, comme le droit au développement. Et comme tous les droits des peuples, il s'arrache dans la lutte et par la lutte des peuples. Il ne sera jamais le résultat d'un acte de la générosité d'une puissance quelconque.

Je conserve en moi la confiance inébranlable, confiance partagée avec l'immense communauté des pays non-alignés, que sous les coups de boutoir de la détresse hurlante de nos peuples, notre groupe va maintenir sa cohésion, renforcer son pouvoir de négociation collective, se trouver des alliés parmi les nations et commencer, de concert avec ceux qui peuvent encore nous entendre, l'organisation d'un système de relations économiques internationales véritablement nouveau.

Monsieur le Président,

Si j'ai accepté de me présenter devant cette illustre assemblée pour y prendre la parole, c'est parce que malgré les critiques qui lui sont adressées par certains grands contributeurs, les Nations Unies demeurent la tribune idéale pour nos revendications, le lieu obligé de la légitimité des pays sans voix.

C'est cela qu'exprime avec beaucoup de justesse notre Secrétaire général lorsqu'il écrit : « L'organisation des Nations Unies est unique en ce qu'elle reflète les aspirations et les frustrations de nombreux pays et gouvernements du monde entier. Un de ses grands mérites est que toutes les Nations, y compris celles qui sont faibles, opprimées ou victimes de l'injustice, (il s'agit de nous), peuvent, même lorsqu'elles sont confrontées aux dures réalités du pouvoir, y trouver une tribune et s'y faire entendre. Une cause juste, même si elle ne rencontre que revers ou indifférence, peut trouver un écho à l'Organisation des Nations Unies ; cet attribut de l'Organisation n'est pas toujours prisé, mais il n'en est pas moins essentiel ».

On ne peut mieux définir le sens et la portée de l'Organisation.

Aussi est-il, pour chacun de nous, un impératif catégorique de consolider les assises de notre Organisation, de lui donner les moyens de son action. Nous adoptons en conséquence, les propositions faites à cette fin par le Secrétaire Général, pour sortir l'Organisation des nombreuses impasses, soigneusement entretenues par le jeu des grandes puissances afin de la discréditer aux yeux de l'opinion publique.

Monsieur le Président,

Reconnaissant les mérites mêmes limités de notre Organisation, je ne peux que me réjouir de la voir compter de nouveaux adhérents. C'est pourquoi la délégation burkinabè salue l'entrée du 159ème membre de notre Organisation : l'Etat du Brunei Darussalam.

C'est la déraison de ceux entre les mains desquelles la direction du monde est tombée par le hasard des choses qui fait l'obligation au Mouvement des pays non alignés, auquel je l'espère, se joindra bientôt l'Etat du Brunei Darussalam, de considérer comme un des objectifs permanents de sa lutte, le combat pour le désarmement qui est un des aspects essentiels et une condition première de notre droit au développement.

Il faut, à notre avis des études sérieuses prenant en compte tous les éléments qui ont conduit aux calamités qui ont fondu sur le monde. A ce titre, le Président Fidel Castro en 1979, a admirablement exprimé notre point de vue à l'ouverture du sixième sommet des Pays non alignés lorsqu'il déclarait : « Avec 300 milliards de dollars, on pourrait construire en un an 600000 écoles pouvant recevoir 400 millions d'enfants ; ou 60 millions de logements confortables pour 300 millions de personnes ; ou 30000 hôpitaux équipés de 18 millions de lits ; ou 20000 usines pouvant employer plus de 20 millions de travailleurs ou irriguer 150 millions

d'hectares de terre qui, avec les moyens techniques adéquats pourraient alimenter un milliard de personnes... »

En multipliant aujourd'hui ce chiffre par 10, je suis certainement en deçà de la réalité, on réalise ce que l'Humanité gaspille tous les ans dans le domaine militaire, c'est-à-dire contre la paix.

On perçoit aisément pourquoi l'indignation des peuples se transforme rapidement en révolte et en révolution devant les miettes qu'on leur jette sous la forme ignominieuse d'une certaine "aide", assortie de conditions parfois franchement abjectes. On comprend enfin pourquoi dans le combat pour le développement, nous nous désignons comme des militants inlassables de la paix.

Nous faisons le serment de lutter pour atténuer les tensions, introduire les principes d'une vie civilisée dans les relations internationales et les étendre à toutes les parties du monde. Ce qui revient à dire que nous ne pouvons assister passifs, au trafic des concepts.

Nous réitérons notre résolution d'être des agents actifs de la paix ; de tenir notre place dans le combat pour le désarmement ; d'agir enfin dans la politique internationale comme le facteur décisif, libéré de toute entrave vis-à-vis de toutes les grandes puissances, quels que soient les projets de ces dernières.

Mais la recherche de la paix va de pair avec l'application ferme du droit des pays à l'indépendance, des peuples à la liberté et des nations à l'existence autonome. Sur ce point, le palmarès le plus pitoyable, le plus lamentable – oui, le plus lamentable – est détenu au Moyen Orient en termes d'arrogance, d'insolence et d'incroyable entêtement par un petit pays, Israël, qui, depuis, plus de vingt ans, avec l'inqualifiable complicité de son puissant protecteur les Etats-Unis, continue à défier la communauté internationale.

Au mépris d'une histoire qui hier encore, désignait chaque Juif à l'horreur des fours crématoires, Israël en arrive à infliger à d'autres ce qui fut son propre calvaire. En tout état de cause, Israël dont nous aimons le peuple pour son courage et ses sacrifices d'hier, doit savoir que les conditions de sa propre quiétude ne résident pas dans sa puissance militaire financée de l'extérieur. Israël doit commencer à apprendre à devenir une nation comme les autres, parmi les autres.

Pour l'heure, nous tenons à affirmer du haut de cette tribune, notre solidarité militante et agissante à l'endroit des combattants, femmes et hommes, de ce

peuple merveilleux de la Palestine parce que nous savons qu'il n'y a pas de souffrance sans fin.

Monsieur, le Président,

Analysant la situation qui prévaut en Afrique sur les plans économique et politique, nous ne pouvons pas ne pas souligner les graves préoccupations qui sont les nôtres, face aux dangereux défis lancés aux droits des peuples par certaines nations qui, sûres de leurs alliances, bafouent ouvertement la morale internationale.

Certes, nous avons le droit de nous réjouir de la décision de retrait des troupes étrangères au Tchad, afin que les Tchadiens entre eux, sans intermédiaire, cherchent les moyens de mettre fin à cette guerre fratricide, et donner enfin à ce peuple qui n'en finit pas de pleurer depuis de nombreux hivernages, les moyens de sécher ses larmes. Mais, malgré les progrès enregistrés çà et là par les peuples africains dans leur lutte pour l'émancipation économique, notre continent continue de refléter la réalité essentielle des contradictions entre les grandes puissances, de charrier les insupportables apories du monde contemporain.

C'est pourquoi nous tenons pour inadmissible et condamnons sans recours, le sort fait au peuple du Sahara Occidental par le Royaume du Maroc qui se livre à des méthodes dilatoires pour retarder l'échéance qui, de toute façon, lui sera imposée par la volonté du peuple sahraoui. Pour avoir visité personnellement les régions libérées par le peuple sahraoui, j'ai acquis la confirmation que plus rien désormais ne saurait entraver sa marche vers la libération totale de son pays, sous la conduite et éclairée du Front Polisario.

Monsieur le Président,

Je ne voudrais pas trop m'étendre sur la question de Mayotte et des îles de l'Archipel malgache. Lorsque les choses sont claires, lorsque les principes sont évidents, point n'est besoin d'élaborer. Mayotte appartient aux Comores. Les îles de l'archipel sont malgaches.

En Amérique Latine, nous saluons l'initiative du Groupe de Contadora, qui constitue une étape positive dans la recherche d'une solution juste à la situation explosive qui y prévaut. Le commandant Daniel Ortega, au nom du peuple révolutionnaire du Nicaragua a fait ici des propositions concrètes et posé des questions de fond à qui de droit. Nous attendons de voir la paix s'installer dans

son pays et en Amérique Centrale, le 15 octobre prochain et après le 15 octobre et nous prenons à témoin l'opinion publique mondiale.

De même que nous avons condamné l'agression étrangère de l'île de Grenade, de même nous fustigeons toutes les interventions étrangères. C'est ainsi que nous ne pouvons pas nous taire face à l'intervention militaire en Afghanistan.

Il est cependant un point, mais dont la gravité exige de chacun de nous une explication franche et décisive. Cette question, vous vous en doutez, ne peut qu'être celle de l'Afrique du Sud. L'incroyable insolence de ce pays à l'égard de toutes les nations du monde, même vis-à-vis de celles qui soutiennent le terrorisme qu'il érige en système pour liquider physiquement la majorité noire de ce pays, le mépris qu'il adopte à l'égard de toutes nos résolutions, constituent l'une des préoccupations les plus oppressantes du monde contemporain.

Mais le plus tragique, n'est pas que l'Afrique du Sud se soit elle-même mise au banc de la communauté internationale à cause de l'abjection des lois de l'apartheid, encore moins qu'elle continue de maintenir illégalement la Namibie sous la botte colonialiste et raciste, ou de soumettre impunément ses voisins aux lois du banditisme. Non, le plus abject, le plus humiliant pour la conscience humaine, c'est qu'elle soit parvenue à « banaliser » le malheur de millions d'êtres humains qui n'ont pour se défendre que leur poitrine et l'héroïsme de leurs mains nues. Sûre de la complicité des grandes puissances et de l'engagement actif de certaines d'entre elles à ses côtés, ainsi que de la criminelle collaboration de quelques tristes dirigeants de pays africains, la minorité blanche ne se gêne pas pour ridiculiser les états d'âme de tous les peuples, qui, partout à travers le monde, trouvent intolérable la sauvagerie des méthodes en usage dans ce pays.

Il fut un temps où les brigades internationales se constituaient pour aller défendre l'honneur des nations agressées dans leur dignité. Aujourd'hui, malgré la purulence des plaies que nous portons tous à nos flancs, nous allons voter des résolutions dont les seules vertus, nous dira-t-on, seraient de conduire à résipiscence une Nation de corsaires qui "détruit le sourire comme la grêle tue les fleurs".

Monsieur le Président,

Nous allons bientôt fêter le cent cinquantième anniversaire de l'émancipation des esclaves de l'Empire britannique. Ma délégation souscrit à la proposition des pays d'Antigua et de la Barbade de commémorer avec éclat cet événement qui revêt, pour les pays africains et le monde noir, une signification d'une très grande

importance. Pour nous, tout ce qui pourra être fait, dit ou organisé à travers le monde au cours des cérémonies commémoratives devra mettre l'accent sur le terrible écot payé par l'Afrique et le monde noir, au développement de la civilisation humaine. Ecot payé sans retour et qui explique, sans aucun doute, les raisons de la tragédie d'aujourd'hui sur notre continent.

C'est notre sang qui a nourri l'essor du capitalisme, rendu possible notre dépendance présente et consolidé notre sous-développement. On ne peut plus escamoter la vérité, trafiquer les chiffres. Pour chaque Nègre parvenu dans les plantations, cinq au moins connurent la mort ou la mutilation. Et j'omets à dessein, la désorganisation du continent et les séquelles qui s'en sont suivies.

Monsieur le Président,

Si la terre entière, grâce à vous, avec l'aide du Secrétaire Général, parvient à l'occasion de cet anniversaire à se convaincre de cette vérité-là, elle comprendra pourquoi, avec toute la tension de notre être, nous voulons la paix entre les nations, pourquoi nous exigeons et réclamons notre droit au développement dans l'égalité absolue, par une organisation et une répartition des ressources humaines.

C'est parce que de toutes les races humaines, nous appartenons à celles qui ont le plus souffert, que nous nous sommes jurés, nous burkinabè, de ne plus jamais accepter sur la moindre parcelle de cette terre, le moindre déni de justice. C'est le souvenir de la souffrance qui nous place aux côtés de l'OLP contre les bandes armées d'Israël. C'est le souvenir de cette souffrance qui, d'une part, nous fait soutenir l'ANC et la SWAPO, et d'autre part, nous rend intolérable la présence en Afrique du Sud des hommes qui se disent blancs et qui brûlent le monde à ce titre. C'est enfin ce même souvenir qui nous fait placer l'Organisation des Nations Unies toute notre foi dans un devoir commun, dans une tâche commune pour un espoir commun.

Nous réclamons :

- que s'intensifie à travers le monde la campagne pour la libération de Nelson Mandela et sa présence effective à la prochaine Assemblée générale de l'ONU comme une victoire de fierté collective.
- que soit créé en souvenir de nos souffrances et au titre de pardon collectif un Prix international de l'Humanité réconciliée, décerné à tous ceux qui par leur recherche auraient contribué à la défense des droits de l'homme.
- que tous les budgets de recherches spatiales soient amputés de 1/10000e et consacrés à des recherches dans le domaine de la santé et visant à la

reconstitution de l'environnement humain perturbé par tous ces feux d'artifices nuisibles à l'écosystème

Nous proposons également que les structures des Nations Unies soient repensées et que soit mis fin à ce scandale que constitue le droit de veto. Bien sûr, les effets pervers de son usage abusif sont atténués par la vigilance de certains de ses détenteurs. Cependant, rien ne justifie ce droit : ni la taille des pays qui le détiennent, ni les richesses de ces derniers.

Si l'argument développé pour justifier une telle iniquité est le prix payé au cours de la guerre mondiale, que ces nations, qui se sont arrogé ces droits, sachent que nous aussi nous avons chacun un oncle ou un père qui, à l'instar de milliers d'autres innocents arrachés au Tiers Monde pour défendre les droits bafoués par les hordes hitlériennes, porte, lui aussi, dans sa chair les meurtrissures des balles nazies. Que cesse donc l'arrogance des grands qui ne perdent aucune occasion pour remettre en cause le droit des peuples. L'absence de l'Afrique du Club de ceux qui détiennent le droit de veto est une injustice qui doit cesser.

Enfin ma délégation n'aurait pas accompli tous ses devoirs si elle n'exigeait pas la suspension d'Israël et le dégagement pur et simple de l'Afrique du Sud de notre organisation. Lorsque, à la faveur du temps, ces pays auront opéré la mutation qui les introduira dans la Communauté internationale, chacun de nous nous, et mon pays en tête, devra les accueillir avec bonté, guider leur premier pas.

Nous tenons à réaffirmer notre confiance en l'Organisation des Nations Unies. Nous lui sommes redevables du travail fourni par ses agences au Burkina Faso et de la présence de ces dernières à nos côtés dans les durs moments que nous traversons.

Nous sommes reconnaissants aux membres du Conseil de Sécurité de nous avoir permis de présider deux fois cette année les travaux du Conseil. Souhaitons seulement voir le Conseil admettre et appliquer le principe de la lutte contre l'extermination de 30 millions d'êtres humains chaque année, par l'arme de la faim qui, de nos jours, fait plus de ravages que l'arme nucléaire.

Cette confiance et cette foi en l'Organisation me fait obligation de remercier le Secrétaire général, M. Xavier Pérez de Cuellar, de la visite tant appréciée qu'il nous a faite pour constater, sur le terrain, les dures réalités de notre existence et se donner une image fidèle de l'aridité du Sahel et la tragédie du désert conquérant.

Je ne saurai terminer sans rendre hommage aux éminentes qualités de notre Président (Paul Lusaka de Zambie) qui saura, avec la clairvoyance que nous lui connaissons, diriger les travaux de cette Trente-neuvième session.

Monsieur le Président,

J'ai parcouru des milliers de kilomètres. Je suis venu pour demander à chacun de vous que nous puissions mettre ensemble nos efforts pour que cesse la morgue des gens qui n'ont pas raison, pour que s'efface le triste spectacle des enfants mourant de faim, pour que disparaisse l'ignorance, pour que triomphe la rébellion légitime des peuples, pour que se taise le bruit des armes et qu'enfin, avec une seule et même volonté, luttant pour la survie de l'Humanité, nous parvenions à chanter en chœur avec le grand poète Novalis :

« Bientôt les astres reviendront visiter la terre d'où ils se sont éloignés pendant nos temps obscurs ; le soleil déposera son spectre sévère, redeviendra étoile parmi les étoiles, toutes les races du monde se rassembleront à nouveau, après une longue séparation, les vieilles familles orphelines se retrouveront et chaque jour verra de nouvelles retrouvailles, de nouveaux embrassement ; alors les habitants du temps jadis reviendront vers la terre, en chaque tombe se réveillera la cendre éteinte, partout brûleront à nouveau les flammes de la vie, les vieilles demeures seront rebâties, les temps anciens se renouvelleront et l'histoire sera le rêve d'un présent à l'étendue infinie ».

A bas la réaction internationale !

A bas l'impérialisme !

A bas le néocolonialisme !

A bas le fantochisme !

Gloire éternelle aux peuples qui luttent pour leur liberté !

Gloire éternelle aux peuples qui décident de s'assumer pour leur dignité !

Victoire éternelle aux peuples d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie qui luttent !

La Patrie ou la mort, nous vaincrons !

Je vous remercie.

<https://www.thomassankara.net/discours-de-sankara-devant-lassemblee-generale-de-lonu-le-4-octobre-1984-texte-integral/>

Khadi Hane

Des fourmis dans la bouche

Enfin l'Arabe du coin leva son rideau de fer. De ma fenêtre, je lorgnais sur ses carottes, ses courges et sa laitue. Il clopinait devant son magasin, une bouilloire à la main dont il balançait l'eau sur ses légumes et sur l'asphalte, manière pour lui d'éloigner de sa marchandise le mauvais œil de la population noire et arabe qui avait envahi la rue de l'Inconnu. Depuis mon perchoir, je parlementais, confessais les torts, le vent tournerait, je le jurais, je promettais de payer mes dettes, sur le saint Coran, sur la tête de ma mère, il fallait juste que tombent ces putains d'allocations, mais la bise balayait mes serments. L'Arabe continuait d'arroser ses légumes, sa mine fermée augurait de ses réticences à se laisser avoir une fois de plus par les doléances d'une ménagère fauchée. Lui seul parmi les épiciers du quartier acceptait parfois de faire crédit à certaines femmes qui lui paraissaient plus fraîche que son épouse. Son bazar avait remplacé l'ancienne boulangerie qui offrait une baguette plusieurs fois congelée puis décongelée avant d'être bradée au consommateur qui avait fini par renoncer à la farine. Ali avait racheté le bail pour une bouchée de pain. Habitué à ma plainte, il faisait semblant de m'ignorer. Et quand il eut fini de vider sa bouilloire, il sortit une chaise de son magasin, la plaça à l'extrémité de ses cageots de légumes, puis il baissa la tête sur son livre sacré, ouvert à la bonne page. Je tentai encore de provoquer la mansuétude de cet homme dont je partageais les convictions : Dieu existe, Il voit tout, entend tout, sait donner à qui sait attendre. Voici des lustres que j'attendais. Ma patience à bout d'épreuves me susurrant de ne plus croire en un soleil trompeur, l'astre de la chance ne se prosterne qu'aux pieds de celui dont l'étoile brille plus ardente. Où était cachée la mienne ?

- Qu'est-ce que tu veux encore, Khadîdja ? lança Ali.
- Un kilo de riz, des légumes et du soda, dis-je, je te les réglerai.

Un rictus de pauvre me déformait la bouche. Je passais des heures à supplier l'Arabe de m'avancer un kilo de riz. Il y répondait par un silence, les yeux au sol, une main lissant sa barbe. Dans sa boutique, un écriteau au-dessus de la caisse avisait que l'épicerie n'accordait aucun crédit. Mais cette annonce, rédigée en

gros caractères et soulignée d'un trait qui captait l'œil dès qu'on mettait le pied dans la boutique, ne faisait pas toujours loi : lorsqu'une femme passait le seuil, Ali masquait l'écrêteau de sa masse corporelle et, sous réserve que la cliente soit basanée et dotée d'une croupe qui lui plaisait, il lui cédaït illico de quoi se nourrir, à condition qu'elle promette de revenir à la fermeture du marché. *Œil de bâtard*, l'avaient surnommé les gosses du quartier.

J'étais de celles qui se bouscuaient dans son magasin. Habituee à être dépannée, j'insistai.

- Juste cette fois, Ali !

L'épicier se rua dans sa boutique, où je le voyais s'exciter, invectiver en arabe. *Sarrakheu zéit*³⁷ ! sonnait comme une caresse, comparé au flot de ses injures. Ses mains brassaient une poussière qui allait se déposer sur les cageots à l'entrée du magasin, de quoi s'interroger sur la fraîcheur des aliments qui y étaient stockés. Ce qui ne tue pas engraisse, n'est-ce pas. Qui se soucie de la santé d'une courge ? L'arabe ayant remis son nez dehors, je lui adressai un autre sourire qui accrut sa méfiance. Un instant, il me considéra, puis il me tourna le dos. Dans son livre sacré, Ali éplucha la sourate de la chance du marchand. Il héla ensuite son Dieu, les yeux orientés au ciel, expédia un vaillant crachat dans la mare formée à la naissance de la chaussée. Un couinement jaillit sous le tronçon de macadam qu'il venait d'arroser. Un oiseau lâcha sa crotte. La fiente s'écrasa à l'entrée de la boutique. Ali sourit au signe divin. Ses vœux seraient exaucés.

- Khadîdja, dit-il, Khadîdja... Mais qu'est-ce que je vais faire de toi ? J'peux plus te prêter, tu ne paies jamais.
- S'il te plaît, Ali, juste cette fois, m'entêtai-je.
- Aujourd'hui, c'est niet, dit-il. Je ne prête rien. À personne.

Au bout d'un moment où je ne sus plus quel dieu adjurer pour éveiller sa clémence, l'Arabe se précipita dans son magasin. À mon tour de m'y ruer aussi. Il voulut me coincer entre deux cageots, des gousses fanées s'y morfondaient, je reculai, esquivai sa sympathie vicieuse, les manigances de l'épicier étaient connues de toutes celles qui mendiaient de lui un peu de miséricorde. « Ya Allah ! » loua-t-il, alors que je me faufilais entre les rayons. Ses cheveux frisés contrastaient du haut de sa bouche et descendaient en cascade sur son menton. Ali sourait jaune, ses lèvres fines ramollies, le bas de son visage dissimulé sous la touffe.

³⁷ Voleur d'huile! en arabe, expression utilisée aussi pour insulter les Noirs

- Khadîdja, je t'aime bien, tenta-t-il, mais... Il faut être gentille avec Ali, si tu veux que Ali, il soit gentil avec toi. Viens ici, approche !

Baratin de vieux Bédouin échoué dans ce quartier parisien peuplé de nègres. Tout le monde à Château-Rouge savait que ce mâle au verbe facile souffrait d'un trouble de la virilité. L'impotent avait expérimenté le Viagra, le Cialis, le bois bandé, les herbes d'Algérie, de Tunis, de Turquie, la mixture de maître Diaby, l'honorable marabout de Paris diplômé de la grande école de magie africaine, rien à faire, son bâton refusait de se mettre au garde-à-vous. Même les pleurs de son épouse désespérée n'avaient pas pu relever l'engin. Je lui décochai un sourire, un sourire de femme celui-là, lubrique et encourageant. Il comprit que j'étais prête à lui montrer ma cuisse contre un kilo de riz. Il se précipita sur sa caisse, sortit d'un tiroir ses lunettes, les posa sur son nez. La tête à la hauteur de mes cuisses, la bouche grande ouverte, ses yeux couverts d'un voile nostalgique.

- Montre, haleta-t-il, montre, Khadîdja. S'il te plaît, montre-moi !

Il supplia encore et encore, prêt à bazarder son Allah pour cette vision. Un œil à droite, un à gauche, un dernier dehors, personne à l'horizon, je soulevai ma jupe. Hop ! Une seconde de spectacle, l'affaire était réglée.

- Aïe ! Aïe ! Aïe ! gémit le vendeur, tu vas me tuer, toi.

L'émotion l'avait gagné. La sueur perla sur son front. L'homme se mit à baver, le filet humide dégoulinant le long de ses lèvres. Je repartis chez moi avec les ingrédients du déjeuner. [...]

Hane, Khadi : Des fourmis dans la bouche, Éditions Denoël, 2011, p. 20-24

Mögliche Aufgabenstellung (AFB I + II):

Khadîdja et Ali représentent symboliquement deux minorités différentes à Paris. Caractérisez les deux personnages et leur relation.

Mögliche Aufgabenstellung AFB III:

Débat : Le comportement de Khadîdja (d'Ali) est-il justifié ? Trouvez des arguments pour et contre !

Mohamed Mbougar Sarr « La plus secrète mémoire des hommes »

4 août

Mon colocataire, qui refusait de se mêler à notre cénacle d'écrivains (il nous trouvait mentalement trop bourgeois), avait enfin lu *Le Labyrinthe de l'inhumain*. Son jugement a été lapidaire : « difficilement traduisible », ce qui, dans sa grille critique, correspondait à l'éloge maximal.

Il m'a posé des questions sur le livre et l'auteur. Je lui ai raconté ce que je savais. L'histoire l'a intrigué, et il m'a dit que je devrais aller voir du côté des archives de la presse. Si j'arrivais à avoir accès à certains journaux de 1938, peut-être parviendrais-je, croyait-il, à découvrir quelque chose. Je lui dis qu'à mon arrivée à Paris, huit ans auparavant, j'avais déjà tenté d'accéder aux journaux d'époque pour y chercher trace du *Labyrinthe de l'inhumain*. J'avais surtout désiré lire l'enquête de Bollème (Brigitte) que le *Précis* mentionnait dans la notice de T.C. Elimane. Mes tentatives s'étaient toujours soldées par des échecs. J'avais néanmoins découvert, au sujet de Brigitte Bollème, qu'après avoir achevé une longue carrière de journaliste littéraire à la *Revue des deux mondes* et publié quelques monographies, elle avait siégé au jury du prix Femina, qu'elle présida de 1973 à sa mort en 1985.

- Oui, dit Stanislas après m'avoir écouté, mais maintenant que tu as publié un livre dont a parlé un grand journal, peut-être que les archives de la presse s'ouvriront plus facilement, non ?
- Non. Je ne suis absolument pas connu comme auteur hors du Ghetto africain. Les archives de la presse se fichent que je sois un jeune écrivain africain prometteur qui a eu un article dans un journal célèbre. Comme écrivain africain, je n'ai aucune notoriété littéraire dans le monde extérieur.
- Et c'est ce que tu veux ? Accéder à la notoriété littéraire dans ce monde extérieur ?

Oui. Aucun écrivain africain établi ici ne l'avouera publiquement. Chacun niera, en accompagnant sa déclaration d'une pose rebelle. Mais au fond, cela fait partie des rêves de beaucoup d'entre nous (pour certains, c'est même LE rêve) : l'adoubement du milieu littéraire français (qu'il est toujours bon, dans sa posture, de railler et conchier). C'est notre honte, mais c'est aussi notre gloire fantasmée ; notre servitude, et l'illusion empoisonnée de notre élévation

symbolique. Oui, Stan, voilà notre triste réalité : le contenu misérable de notre rêve misérable, la reconnaissance du centre – la seule qui comptât.

Mais parce que c'était trop désespéré, trop cynique, trop amer, trop injuste (ou, à l'inverse, trop vrai), je renonçai à répondre ça au traducteur et me contentai de lui dire ceci, qui n'était pas moins exact :

- Je veux simplement écrire un bon livre, Stan, un livre qui me dispenserait d'en faire d'autres, qui me libérerait de la littérature, un livre comme *Le Labyrinthe de l'inhumain*, tu vois ?
- Oui, je vois. Mais méfiez-vous, vous écrivains et intellectuels africains, de certaines reconnaissances. Il arrivera bien sûr que la France bourgeoise, pour avoir bonne conscience, consacre l'un de vous, et l'on voit parfois un Africain qui réussit ou qui est érigé en modèle. Mais au fond, crois-moi, vous êtes et resterez des étrangers, quelle que soit la valeur de vos œuvres. Vous n'êtes pas d'ici. Mais j'ai aussi cru comprendre, et arrête-moi si je me goure (à ce moment-là j'avais pensé que quand une personne vous disait *arrête-moi si je me trompe*, c'est qu'il était probablement déjà impossible de l'arrêter), j'ai cru comprendre que vous n'étiez plus vraiment de vos pays d'origine. Mais alors... d'où ?

Il s'est tu, et ce n'était pas pour me laisser répondre. Il réfléchissait à ce qu'il venait de dire ou à ce qu'il allait ajouter, et ne tarda d'ailleurs pas à reprendre :

- Bien sûr, je sais, certains d'entre vous le disent : vous êtes citoyens du monde... Universels ! Ah, l'universalité... Une illusion tendue par ceux qui la brandissent comme une médaille. Ils la mettent autour du cou de ce qu'ils veulent. S'ils la mettent autour du vôtre, c'est pour vous pendre. S'ils ne l'y mettent pas, la réclamer en pleurant ne changera rien. Il n'y a d'universel que l'enfer. Brûlez les médailles. Et les mains qui les tiennent. Arrachez les derniers lambeaux de l'ère coloniale et n'attendez rien ! Au feu toutes ces vieilleries ! À la braise, à la cendre, à la mort ! Écrivez au pétrole !
- Tout ce que tu dis est peut-être juste, Stan. Mais les écrivains africains ne l'ignorent pas. Ce sont des êtres humains, pas des héros politiques ou des idéologues. Tout écrivain devrait pouvoir écrire librement ce qu'il veut, où qu'il soit, quelles que soient son origine ou sa couleur de peau. La seule chose à exiger des écrivains, africains ou inuits, c'est d'avoir du talent. Tout le reste, c'est de la tyrannie. Des conneries.

Stan me regarda quelques secondes, un sourire de commisération aux lèvres. Je savais ce qu'il s'apprêtait à dire, et ce fut exactement ce qu'il fit un instant plus tard : « Tu es naïf. »

Mohamed Mbougar Sarr, Éditions Philippe Rey et Jimsaan, 2021, p. 71-73

Mögliche Aufgabenstellung:

Analysez la conversation entre le narrateur et Stanislas. (AFB II)

Mögliche Aufgabenstellung (AFB III):

Commentez l'affirmation du narrateur selon laquelle de nombreux écrivains africains critiquent certes la scène littéraire française, mais aspirent secrètement à être reconnus par ce « centre ».

Mohamed Mbougar Sarr « De purs hommes »

Ndéné Gueye, jeune professeur de lettres au Sénégal, raconte le début de sa carrière professionnelle à l'université.

Sans surprise, mon cours se déroula dans un mortel ennui. J'avais peu et mal dormi, mes idées n'étaient pas claires, ma bouche mâchait comme un vieux chewing-gum insipide le commentaire d'un poème de Verlaine. Je n'avais qu'une hâte : faire mes heures en dépensant le moins d'énergie physique et intellectuelle possible, puis me barrer ; aussi étais-je heureux de voir que mes étudiants de master ne s'étaient pas miraculeusement sentis pris de passion pour mon enseignement. Ils étaient aussi éteints, paresseux, médiocres que d'habitude. De toute évidence, la littérature française du XIX^e siècle ne leur disait rien. Je me demande du reste s'ils entendaient quelque chose à la littérature tout court ; cette question en induisait une autre : que foutaient-ils là ? Je n'ai jamais su répondre. Je parie qu'eux non plus.

Je me suis souvent interrogé si l'enseignement actuel des lettres étrangères en général, françaises en particulier, dans nos universités, était une bonne idée. Nous peinions déjà à susciter l'intérêt des étudiants pour nos propres écrivains, supposés avoir parlé de notre société, de ses aspirations, de ses angoisses, de sa nature profonde. Alors vouloir leur transmettre la passion pour une littérature d'un autre pays, issue d'un siècle passé, écrite dans une langue illisible même pour la plupart des Français d'aujourd'hui... Plutôt apprendre aux morts à ressusciter. Mes étudiants étaient complètement fermés ou pire, indifférents, à la moindre digression de Balzac, au plus clair des vers de Mallarmé, à la plus simple nouvelle de Barbey d'Aurevilly ou de Villiers de l'Isle-Adam, à un roman de Huysmans, à une phrase de Flaubert. Pourquoi s'acharner à leur apprendre ce qu'ils oublieraient aussitôt ?

Il fût un temps où, jeune diplômé fraîchement sorti d'un long et cahoteux – quoique honorable – parcours universitaire, chargé de cours plein de dynamisme, d'ambition pour mon pays où j'étais revenu pour enseigner et transmettre, j'avais posé toutes ces questions à mes collègues. Je souhaitais réformer l'enseignement de la littérature comparée. Non supprimer des cours, mais adapter leur contenu à la réalité que vivaient les étudiants. J'avais mis beaucoup de fougue et d'énergie dans mes entreprises, parfois même un peu de virulence. Je voulais faire bouger les choses. Je prétendais m'attaquer aux pontes du département, de vieux profs chauves, hypermétropes et gras qui avaient passé leur vie à errer dans les couloirs de la faculté tels des fantômes dans un

cimetière, sans autre ambition que garder leur statut de maître de conférences ou de chargé de cours. C'étaient des fossiles, des dinosaures qui n'écrivaient plus (l'avaient-ils jamais fait ?), ne publiaient plus, ne cherchaient plus, ne réfléchissaient plus à leur pratique et encore moins à la littérature. Ils se contentaient de rabâcher les mêmes cours auxquels, au mieux, ils changeaient d'une année à l'autre une ou deux virgules, une ou deux références, un intitulé par-ci, une citation par-là. Pour le reste, ils veillaient à faire du département un formidable mouvoir où perdaient rapidement et définitivement leur souffle ceux qui prétendaient encore en avoir.

À mon arrivée, donc, j'avais multiplié les initiatives : colloques, journées d'études, proposition de nouveaux enseignements, ateliers, modules, séminaires. Mes collègues, exception faite de deux ou trois d'entre eux, m'avaient regardé me démener avec un mépris persifleur ou un amusement mélancolique. On me disait : « Tu me rappelles ce que j'étais quand je suis arrivé. Oui, on était tous comme toi, jeunes et idéalistes, mais tu verras, tu te rendras bientôt compte que c'est inutile, boy, personne n'en a rien à foutre de la littérature dans ce pays. Pas même toi, au fond... » Pour certains, moins bavards, je faisais tous ces efforts forcément pour la seule raison qui peut pousser un jeune universitaire à consacrer tant d'énergie à l'enseignement dans ce pays : gravir rapidement les échelons et prendre la place des plus anciens, c'est-à-dire eux-mêmes. Ceux-là, non seulement ne me soutenaient pas, c'était entendu, mais ils me créaient le plus de difficultés possible. Et comme la plupart étaient influents, grandes gueules, docteurs ès intrigues de basse-cour, légitimés par leur âge, amis de longue date du doyen de la faculté ou carrément du recteur de l'université, ils possédaient un stock illimité d'embûches qu'ils jetèrent sur ma route...

J'avais tenu trois ans. Puis j'avais arrêté. Ce n'était pas l'envie qui me manquait ou ma passion qui s'était tarie. Simplement, voir tout un système se dépenser autant pour rester sur place, tant de gens se réveiller de leur torpeur seulement pour y replonger, tous ces paroliers d'un savoir ossifié se ranimer pour préserver leurs minables privilèges de potentats de sous-empire, ça me dégoûtait. Je décidai alors de me taire, de me limiter à mon enseignement auquel les étudiants ne s'intéressaient pas et ne comprenaient rien. On ricanait lorsque je passais dans les couloirs. Les collègues disaient que finalement je m'étais rangé plus vite qu'eux en leur temps. Je ne répondais pas. À quoi bon essayer de le leur expliquer ? Pour eux, une seule chose comptait : j'avais perdu, ils avaient gagné. Sur cette conclusion, ils avaient raison. J'avais bel et bien perdu.

Depuis cette défaite – quatre ans maintenant –, je me contentais du strict minimum : j’enseignais sans feu, écrivais un ou deux articles par an (ce qui suffisait à faire de moi l’un des chercheurs les plus prolifiques et les plus réguliers du département), expédiais les quelques obligations administratives liées à ma charge, et basta. Que le cadavre continue de puer. Même si j’étais fait, je m’en fichais. À trente-sept ans, je m’étais résigné à la médiocrité ordinaire de l’université de mon pays.

919 mots

Mohamed Mbougar Sarr, Éditions Philippe Rey et Jimsaan, 2021, p. 21-24

1. Exposez la situation de Ndéné Gueye.
2. Analysez les sentiments du jeune professeur en tenant compte des moyens linguistiques.

3.1 « Le problème n’est pas que vous n’ayez pas été éduqué. Le problème est que vous avez été éduqué juste assez pour croire ce qu’on vous a enseigné, mais pas assez pour remettre en cause tout ce qu’on vous a dit. » (Edgar Morin)

Commentez cette citation.

ou

3.2 Vous participez à une conférence en France où l’on discute du rôle de la littérature dans notre société moderne. Vous présenterez un exposé en français pour encourager les participants de la conférence à découvrir les trésors de la littérature française/francophone.

Rédigez le manuscrit de votre intervention.

Erwartungshorizont

1.

- jeune professeur de lettres à l’université, retourné au pays après des études à l’étranger, probablement en France
- étudiants désintéressés et peu motivés dans son cours
- enthousiasme au début de son activité professionnelle
- souhait de réformer les études littéraires, de les adapter à la réalité des jeunes

- rencontre avec des collègues enseignants à l'université saturés et sans aucune ambition scientifique
- de nombreux obstacles sur ses premiers pas professionnels, placés par des collègues malveillants
- décision de s'occuper au minimum de ses activités d'enseignement et de ses autres obligations universitaires

2.

- ennuyé par sa propre activité professionnelle d'enseignant à l'université (« mon cours se déroula dans un mortel ennui » ; « ma bouche mâchait comme un vieux chewing-gum insipide le commentaire d'un poème de Verlaine »)
- doutes sur l'utilité de l'enseignement de la littérature française dans les universités sénégalaises (« Nous peinions déjà à susciter l'intérêt des étudiants pour nos propres écrivains, supposés avoir parlé de notre société, de ses aspirations, de ses angoisses, de sa nature profonde... »)
- déçu par le manque de sens dans son activité professionnelle (« Pourquoi s'acharner à leur apprendre ce qu'ils oublieraient aussitôt ? » ; énumération des adjectifs « éteints, paresseux, médiocres » pour souligner l'indifférence des étudiants ; question rhétorique : « ...que foutaient-ils là ? »)
- mépris des collègues plus âgés sans ambition à l'université, qui ne s'intéressent qu'à leur carrière et à la protection de leur situation professionnelle commode (« ... qui avaient passé leur vie à errer dans les couloirs de la faculté tels des fantômes dans un cimetière, sans autre ambition que garder leur statut de maître de conférences ou de chargé de cours. » ; hyperboles : « C'étaient des fossiles, des dinosaures... », « formidable mouroir » ; anaphore : « ne publiaient plus, ne cherchaient plus, ne réfléchissaient plus »)
- très engagé au début de sa carrière universitaire (énumération : « ...colloques, journées d'études, proposition de nouveaux enseignements, ateliers, modules, séminaires. »)
- désillusionné et dégoûté par la situation à l'université (« voir tout un système se dépenser autant pour rester sur place... », champ lexical de la paresse : « torpeur », « savoir ossifié », métaphore : « apprendre aux morts à ressusciter »)
- résigné, désemparé et frustré (« Que le cadavre continue de puer. », ironie : « l'un des chercheurs les plus prolifiques et les plus réguliers du département »)

3.1

- rôle fondamental de l'éducation dans la construction de l'identité et de la compréhension du monde, dans la mise en place d'une base de connaissances et de compétences
- importance de la capacité à remettre en question les idées reçues et les croyances établies, d'un esprit critique – encouragement des individus à remettre en cause les vérités absolues et à explorer différentes perspectives
- développement d'une compréhension pour la complexité du monde qui nous entoure
- élargissement de ses horizons, développement de l'empathie et de la compréhension pour d'autres cultures et différents points de vue
- importance de l'éducation pour apprendre à former nos propres opinions et à prendre des décisions éclairées
- critique du système éducatif : priorité souvent mise sur l'assimilation passive de l'information (On nous enseigne ce qu'il faut penser, mais rarement comment penser par nous-mêmes.) – danger d'une perpétuation de préjugés et de stéréotypes, d'une fermeture d'esprit face à la diversité des idées
- nécessité de promouvoir les méthodes d'enseignement qui encouragent l'analyse critique et la réflexion indépendante
- rôle clé des enseignants à jouer en posant des questions ouvertes et en encourageant le débat en classe, en fournissant aux élèves les outils nécessaires pour mener des recherches et vérifier les informations
- apprentissage ne devant pas se limiter aux salles de classe
- avantage d'un environnement où la curiosité est encouragée et où chacun est invité à poursuivre ses propres recherches et intérêts

3.2

- s'adresser à l'auditoire et commencer le discours en éveillant son intérêt
- rôle important de la littérature française/francophone dans notre société moderne
- littérature française/francophone étant un témoignage vivant de notre histoire, de nos valeurs etc.
- description des émotions, des joies, des peines et des luttes des gens à travers les siècles
- signification transnationale des textes qui relient des expériences et des cultures différentes
- littérature comme

- espace intime de réflexion et de contemplation, permettent de nous arrêter, de nous poser des questions, de remettre en question nos propres convictions et de comprendre le monde sous un angle différent
 - source infinie de savoir et de sagesse, nous aidant à grandir en tant qu'individus et en tant que société
 - moyen puissant de construire des ponts entre les cultures et les peuples
 - catalyseur pour favoriser le dialogue et l'empathie entre les individus de différentes origines et expériences de vie
 - source inépuisable d'inspiration et de créativité
 - stimulant de notre imagination
 - encouragement à penser en dehors des sentiers battus, ce qui est essentiel pour faire face aux défis complexes de notre époque
- diversité de la littérature française/francophone (des classiques intemporels de Victor Hugo et Marcel Proust, aux voix contemporaines de Leïla Slimani et Tahar Ben Jelloun)
 - voix variées reflétant la richesse culturelle de la France et de la Francophonie, ouvrant des portes vers des horizons nouveaux et passionnants
 - thèmes universels tels que l'amour, la justice, l'espoir et la quête de sens
 - personnages littéraires nous guidant à travers des aventures passionnantes et des émotions profondes
 - romans, poèmes et pièces de théâtre comme miroirs reflétant notre propre humanité, nous permettant d'explorer nos propres sentiments et pensées
 - exemples de textes et d'auteurs